

« La Sentence » de Louise Erdrich, Amérique fantôme

Une librairie autochtone hantée, par la romancière américaine Louise Erdrich

Par Frédérique Roussel, [Libération](#), 4 novembre 2023

La librairie figure en bonne place dans certains romans. Concentré d'histoires et de personnages, de magie contenue dans d'innombrables pages, espace confiné et mythifié, extase et danger des mots, elle a aussi les faveurs du fantastique. *La Sentence* se situe dans cette veine, Louise Erdrich y a vu le lieu idéal à hanter. Le décor, l'autrice de *Celui qui veille* le maîtrise : elle possède elle-même une petite librairie à Minneapolis. On trouve à Birchbark Books un beau rayon de littérature amérindienne et une inclination pour les titres qui portent sur le réchauffement climatique. Le modèle d'établissement de son dernier roman est un copier-coller « avec le charme romantique de ces petits lieux condamnés par un capitalisme débridé ». Elle s'est également incluse dedans, sous la couverture évidente de la Louise propriétaire et écrivaine qui se retrouve coupée de sa tournée par l'implacable couvercle du Covid. Mais on ne la voit que de loin, flotter à distance de l'histoire. Sa narratrice se nomme Tookie, une Indienne costaude et nature, qui aime lire et se précipiter sur le premier client qui passe la porte (bleue pour repousser les mauvais esprits) et le conseiller avidement. Une femme lui dit : « *J'ai mis des années, mais j'ai tout lu Proust. Je cherche quelque chose de compliqué. Moi : vous avez lu les Russes ? La femme : Mon Dieu, on en est là !* » Pour les amateurs, sept pages de références s'alignent à la fin, histoires de fantômes, amours interdites, essais autochtones et même lectures de pandémie. Pêle-mêle : Rachel Kushner, Anton Tchekhov, Ursula K. Le Guin, Jorge Luis Borges, Octavia Butler, Ocean Vuong, Philip Roth, Joseph Conrad ou Richard Powers.

Tookie n'a pas toujours été empressée à servir des lecteurs. Impliquée dans un abracadabrant vol de cadavre – elle voulait ramener à son amie le corps de celui qu'elle aimait et qui venait de mourir d'overdose –, elle a pris soixante ans de prison. Budgie avait les aisselles bourrées de cocaïne à son insu à elle, et elle a traversé la frontière d'un État dans une camionnette de livraison de légumes recyclée en corbillard. Ce passé rocambolique ne fait qu'éclairer la suite : en cellule, elle a lu exagérément. Une ancienne prof de collège de la réserve, Jackie Kettle, lui a envoyé un livre par mois pendant dix ans. Et lui a ouvert les portes de la petite librairie de Minneapolis à sa sortie. Louise l'a recrutée sans beaucoup hésiter, cartes sur table : « *C'est une période sombre pour les librairies indépendantes, nous ne survivrons sans doute pas, a-t-elle lâché. Ça vous dit de travailler ici ?* »

Deux ans après, en novembre 2019, Flora, sa cliente la plus agaçante, meurt... sans disparaître pour autant. Elle se met à errer parmi les présents. « *J'ai entendu le froufrou d'un mouvement. Son pas vif et léger. Elle portait toujours des tenues aux textiles vaguement bruissants - des vestes en soie ou en nylon, dans leur version matelassée à cette période de l'année. Et puis il y avait l'infime tintement des boucles d'oreilles dans ses lobes doublement percés, et le cliquetis étouffé de son fascinant fatras de bracelets.* » Flora était « une indémodable wannabe », de *want to be*. Elle pensait avoir été indienne dans une vie antérieure. La présence du spectre invisible et tenace n'empêche d'abord pas Tookie de continuer son train-train avec Pollux, son mari Potawatomi, sa belle-fille volcanique et ses amies. Mais on lui apporte un jour le livre que Flora tenait entre ses mains quand elle a succombé à une crise cardiaque. Il s'intitule « *la Sentence* », mise en abyme au titre du roman, récit terrible d'une captive indienne de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Physiquement ébranlée, Tookie va tenter de détruire le volume diabolique, sans succès. Louise Erdrich a doublé son histoire de fantôme de la résurgence du douloureux passé autochtone.

« *J'ai toujours voulu écrire une histoire de fantômes [...], disait-elle à Libération en janvier 2022. Mais quand j'ai commencé à travailler sur le livre, j'ai compris que tout ce que le monde traverse en ce moment est dû au fait que nous vivons une époque hantée. Nous sommes hantés par l'héritage du racisme, par notre surexploitation des ressources de la planète, par cette maladie invisible et inconnue.* » Le fantôme de Flora joue comme un révélateur, dans une époque troublée, coronavirus, puis meurtre de George Floyd. Pataude et instinctive, Tookie elle-même se cherche, dotant d'une spontanéité charmante *la Sentence*.